

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

René BRAICHET

Du grec et des langues classiques

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1900, tome 1, p. 209-212

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## Du grec et des langues classiques

Nous ne sommes plus au temp où l'on disait : *graeum est, non legitur*. Mais il me souvient des rires ironiques et des protestations unanimes de toute la classe, lorsqu'un jour notre professeur de grec nous citait les vers de A. Chénier :

Ce langage sonore aux beautés souveraines,  
Le plus beau qui soit né sur les lèvres humaines.

Hélas! le pauvre grec est bien maltraité au collègue. Et même les meilleurs hellénistes parmi les étudiants croiraient déroger, s'ils ne jetaient, de temps à autre, une plainte où une injure sur cette partie du programme. Les préventions puissantes, l'immuable syntaxe avec ses règles détaillées, la froide analyse font naturellement souffrir l'étude et au bout de quelques années, c'est à peine si l'on conserve le souvenir d'une ou deux règles répétées cent fois.

La nouvelle école pédagogique utilitaire constatant ce fait que les étudiants perdent leur temps à ne pas apprendre le grec et le latin veut les supprimer des études humanitaires. Chacun de se dire: « A quoi

servent-ils, que nous ont-ils rapportés? » à l'imitation de Jules Lemaître, mais non toujours avec son talent.

Quelques défenseurs du vieux système objectent que cette étude est utile comme gymnastique intellectuelle. Sans dire le mot cruel de M. Georges Dwelshauvers : « comme s'il était utile de faire fonctionner la pensée à vide ! » il me semble que cette défense est maladroite, car une langue vivante remplirait le même rôle.

Je crois qu'il faut regarder plus haut. Toute la vie intellectuelle du monde civilisé repose encore actuellement sur les anciennes études classiques. La littérature est pleine de réminiscences, l'air est imprégné d'odeurs latines et attiques. C'est un point d'union entre les littérateurs de tous pays. Celui qui ignore ces vieilles langues sent qu'il lui manque quelque chose dans une société de goût littéraire. Faut-il donc en supprimant, augmenter toujours l'antagonisme des nations et les séparer encore plus qu'elles ne le sont ? Je ne le pense pas. Autrefois le latin était langue universelle. Maintenant pour n'importe quelle branche, il est nécessaire de posséder au moins six ou sept langues pour être au courant des progrès de la science.

D'aucun rêvent de rendre au latin cette prérogative. Je crois que cela n'est guère possible, quoique je préférerais beaucoup cette langue au volapük réglé, où tout est enrégimenté, sans laisser la moindre place à la fantaisie.

Ce qui nous manque, c'est que ces langues pour nous qui les étudions, restent mortes.

Autrefois il n'en était pas ainsi ; le Moyen-Age en est

la preuve. Alors le latin était vivant. Il est vrai qu'il n'était pas cicéronien. Mais où est le mal ? Avait-on bien tort d'adapter la langue aux besoins de l'époque ?

Je suis persuadé que la Renaissance a fait le plus grand tort à l'étude du latin et du grec. Elle en a fait à outrance. Mais la conception des littérateurs de ce temps était bien fautive. Ils ont enlevé la vie à ces langues en les parquant dans une période. Le critérium pour le latin était la syntaxe cicéronienne ; celle-là seule avait le monopole du beau langage. La défroque extérieure était tout. Mais l'idée ne s'est pas laissée enrégimenter. Toute grande idée a son style. Toute pensée se forme son style, son langage pour ainsi dire. Les auteurs chrétiens avaient usé du droit de faire plier la forme sous le fond. On refusait ce droit alors ; on en a vu les conséquences.

Le remède, c'est de rendre la vie à ces langues, si l'on veut les conserver. Le remède, serait que l'étudiant voie le fond dans la forme, qu'il ne s'arrête pas à la surface, qu'il n'en retire pas qu'une gymnastique intellectuelle sans valeur, qu'il cesse de perdre un temps précieux à imiter servilement des tournures syntaxiques, à éplucher sans aucun point de repère un Cicéron et un Horace, à apprendre les séries inépuisables de règles ou d'exceptions.

Que m'importe, à moi, de savoir énumérer sans faute les cas où l'on peut employer tel ou tel mot, si je ne suis pas capable de goûter Tacite et Tertullien, Sophocle et S. Jean Chrysostome ? Et tant d'autres auteurs qui pour n'avoir pas écrit en périodes cicéroniennes

n'en possèdent pas moins un style glorieux et puissant, car il y a l'idée. Ceci dit cependant sans vouloir exclure Cicéron et autres écrivains du temps d'Auguste, que je respecte et admire autant que quiconque.

Je pense aussi qu'une part plus large aux classiques chrétiens serait très profitable. Les étudiants pourraient, en comparant les chrétiens et les payens, pénétrer jusqu'à l'idée; ils ne s'arrêteraient pas à la forme exclusivement, surtout si le professeur s'appliquait à les guider dans cette voie.

En somme, que les connaissances grammaticales laissent leur place à la pratique et au jugement.

Me voilà bien loin du grec ! Et pourtant ma conclusion est toute préparée. Puisque le grec se trouve dans les programmes, tant qu'il s'y trouve, il faut en taire sérieusement, non pas à demi, car ce serait un temps précieux de perdu. Beaucoup de bons esprits estiment qu'à temps égal de cours, le grec s'apprendrait plus vite que le latin, d'autant plus qu'en commençant le grec, on a déjà plus ou moins l'habitude d'apprendre une langue étrangère.

Mais les prétentions des étudiants, quand disparaîtront-elles ? Quand donc comprendront-ils que les choses qui leur semblaient futiles et inutiles dans les cours se retrouvent plus tard, et qu'ils s'apercevront alors de ce qu'ils ont perdu ?

RENÉ BRAICHET